

Citation style

Bretschneider, Falk: Rezension über: Jürgen Martschukat (ed.),
Geschichte schreiben mit Foucault, Frankfurt am Main:
Campus-Verlag, 2002, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis
2014), 2007, 1.1 - *Sciences sociales*, S. 210-213, DOI:
10.15463/rec.1189728936, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private
copying exemption. Any further use without permission of the rights
owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German
Copyright Act).

C. Gautier) auquel Hume convie son lecteur, n'est pas seulement une application ou une illustration de la conception philosophique que se fait Hume de la construction d'un point de vue impartial. Il s'agit d'un dispositif singulier de neutralisation des croyances *a priori* du lecteur, appelé à adopter successivement divers points de vue (celui des partisans de la Couronne, puis celui des partisans de la Chambre; celui de l'Angleterre, puis celui de la France, etc.), donc diverses interprétations des événements. Ainsi l'histoire, à travers l'expérience même de la lecture, propose-t-elle un modèle à part entière de construction de l'impartialité.

Pour C. Gautier, la grandeur de l'*Histoire de l'Angleterre* de Hume ne tient évidemment pas uniquement à l'apport qu'elle peut présenter pour l'anthropologie et l'épistémologie de Hume. Aussi l'auteur s'attache-t-il tout autant à mesurer les écarts significatifs qui séparent Hume des historiens de l'Angleterre qui le précèdent. Ces écarts portent sur la méthode même qui doit pouvoir mener à l'impartialité recherchée: chez Rapin¹, l'extranéité sert (à tort) de caution de neutralité, William Guthrie² est sensible à la fois au problème des « dépendances » de l'historien et au caractère éventuellement partisan de ses sources, mais Hume propose, lui, un dispositif d'écriture narrative (la balance, déjà évoquée) à même de *produire* un point de vue neutre. Ces écarts portent aussi, et surtout, sur la conception même de l'histoire. C. Gautier montre ainsi, d'une manière aussi détaillée que convaincante, que cette conception est « téléologique » chez Rapin et chez Guthrie, pour qui le sens des événements qui ont conduit à la Glorieuse Révolution tient à la perte puis aux retrouvailles d'une immémoriale « Ancienne Constitution », tandis que la conception humienne de l'histoire est, elle, étrangère à toute idéalisation comme à tout *telos*, ce qui rend Hume sensible à l'innovation, à l'inédit, aux « époques » constitutionnelles, mais aussi aux contextes sociaux, économiques et culturels qui, tout autant que les affrontements partisans, causent les événements.

C'est l'une des grandeurs de la philosophie de Hume que de rendre compte de l'apparition des fictions et de leur prévalence sur les esprits

dans le moment même où elle les déconstruit. C. Gautier montre puissamment que c'est le cas aussi dans son *Histoire*, s'agissant de la fiction de l'« Ancienne Constitution », de celle des « libertés anciennes » du peuple anglais, ou de l'idée de « corruption ». Or un tel enjeu devrait intéresser l'historien désireux de neutraliser ses propres croyances et sensible aux possibles récupérations idéologiques de ses travaux. De fait, c'est l'une des forces de l'*Histoire de l'Angleterre* de Hume d'avoir su, comme l'écrit Claude Gautier, « insérer au cœur du récit l'histoire [des] pratiques discursives polémiques qui enrôlent, au gré des circonstances, le travail des juristes, des antiquaires, des historiens pour fonder en légitimité des énoncés » (p. 280). Et c'est l'une des forces du livre de C. Gautier que d'avoir mis au jour cette dimension.

ÉLÉONORE LE JALLÉ

1 - RAPIN DE THOYRAS, *Histoire d'Angleterre*, La Haye, 1749.

2 - WILLIAM GUTHRIE, *A general history of England from the invasion of the Romans under Julius Caesar to the Late Revolution*, Londres, 1744-1751, 3 vol.

Jürgen Martschukat (dir.)

Geschichte schreiben mit Foucault
Francfort-sur-le-Main, Campus,
2002, 287 p.

« Foucault est à la mode » (p. 7). Telle est la première phrase de cet ouvrage collectif. Un constat qui pourrait paraître surprenant dans le contexte de l'historiographie allemande où se sont multipliés ces dernières années, à côté d'une ignorance frappante de l'œuvre du philosophe français, des rejets quelquefois violents non seulement des livres de ses ouvrages, mais aussi des travaux de ceux qui s'en inspirent dans leur démarche intellectuelle. La dernière condamnation « officielle » date de 1998: Foucault se voit alors traité par Hans-Ulrich Wehler, le grand fondateur de l'histoire sociale en Allemagne, de « séducteur de la postmodernité, intellectuellement malhonnête, sur qui on ne peut pas compter empiriquement, et d'un normativisme cryptique »¹. Quatre ans plus tard, la situation est complète-

ment différente. Les quatre volumes des *Dits et écrits* de M. Foucault sont en cours de traduction, un nombre croissant d'ouvrages proposent des analyses de discours dans différents champs de la recherche historique et, enfin, conférences et colloques entendent illustrer l'apport de Foucault à une histoire sociale et culturelle. Le présent livre est issu d'un de ces colloques, qui s'est tenu à Hambourg en octobre 2001 sous le titre : « Écrire l'histoire avec Foucault ».

L'ouvrage propose, après une longue introduction de Jürgen Martschukat, quatre parties thématiques : « Foucault, l'histoire et la société », « Discours », « Pouvoir », « Sujet ». Reprenant les concepts clef de la pensée foucauldienne, l'auteur de l'introduction retrace d'abord l'évolution, en Allemagne, de la théorie du discours, le plus souvent liée au nom de Foucault, théorie passant d'une position subversive dans les années 1980 à « une réflexion offensive sur les fondements » de l'historiographie qui ne se ferme plus au *linguistic turn* (p. 9). Outre la revendication de nouveauté, propre à chaque livre voulant ouvrir une voie de recherche originale, on ne peut que souscrire au bilan dessiné par J. Martschukat : jusqu'au début des années 1990, il n'y avait pratiquement pas eu de réception de l'œuvre de Foucault dans l'historiographie allemande. Un « refus manifeste et persistant » était opposé à l'idée que Foucault puisse enrichir l'historiographie, dû sans doute à l'étrangeté de sa pensée, perçue comme destructrice et provocatrice (p. 14). L'histoire sociale allemande s'est révélée immunisée contre un historicisme rénové, classé parmi les courants « postmodernistes », qui met en doute les concepts optimistes de progrès, de modernisation et de rationalisation. J. Martschukat insiste sur le caractère radicalement historique de l'œuvre de Foucault, sur sa conception d'une historicité absolue des pratiques et discours passés, sur sa volonté de détruire les évidences et les universalités. Trop longtemps, le contact entre les historiens et Foucault, quand il a eu lieu, en est resté, au plan théorique et méthodologique, figé dans la controverse philosophique autour de quelques provocations, comme la « mort de l'homme » dans *Les mots et les choses*. Ce qui a fait défaut et qui semble, pour J. Martschukat, être aujourd'hui « la forme de débat la plus pro-

ductive, dans l'historiographie, avec la pensée de Foucault », ce sont les « expérimentations concrètes » (p. 21), c'est-à-dire les transformations des théories foucauliennes en histoire alimentée par des sources. Cela implique un rapport peu respectueux au « maître » : le livre, dit J. Martschukat, ne se veut pas un hommage au grand penseur ni une vérification historique de telle ou telle partie de son œuvre. « Au contraire, à partir d'une prise en compte sérieuse des différentes facettes de la théorie foucauldienne, les contributions doivent avant tout montrer à quoi pourrait ressembler une historiographie inspirée par et appuyée sur Foucault » (p. 22).

La première partie, « Foucault, l'histoire, la société », contient trois contributions plutôt théoriques, fournissant la base épistémologique de ce qui sera montré par la suite. La sociologue Hannelore Bublitz rappelle d'abord le concept foucauldien de « généalogie », emprunté à Nietzsche, et son intrication avec la question du corps en tant que plate-forme des assujettissements. Ulrich Brieler, auteur d'une vaste étude sur Foucault, intitulée « Foucault historien »², étudie ensuite la parenté entre les pensées de Foucault et de Marx, trop souvent négligée. Susanne Krasmann analyse enfin le concept de la gouvernementalité qui a redéfini les rapports entre pouvoir et sujets.

La deuxième partie, « Discours », s'ouvre sur un texte de Martin Dinges, qui analyse les constructions de la masculinité, à partir des lettres d'un patient du docteur Samuel Hahnemann, vers 1830. L'homme était atteint d'« onanisme », et y associait de multiples souffrances, s'informait abondamment dans la littérature médicale de son époque, et s'y référait dans ses lettres à son médecin. Celles-ci constituent un intermédiaire entre le discours des médecins, de plus en plus dominant, et le discours quotidien de leur auteur (p. 105). À travers l'échange et la description détaillée de ses symptômes, écrit M. Dinges, le corps du patient émerge pour ainsi dire de nouveau, il apparaît entre patient et médecin un « discours productif qui fait naître de nouvelles réalités » (p. 113). Toutefois, la fin de la cure, décidée par le patient après qu'il se fut mis à douter de ses résultats, montre aussi qu'il est possible de sortir d'une « formation discursive » et

de retrouver la souveraineté de son propre corps (p. 122). J. Martschukat examine, à partir de l'exemple de la peine de mort et de l'émergence de la chaise électrique, la relation entre médecine et droit pénal aux États-Unis dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le succès des nouvelles méthodes d'exécution, glorifiées comme progrès technique et humain, ne s'explique qu'à partir des discours portant sur l'euthanasie et l'électricité. Un savoir médical considérant le corps comme un système télégraphique livrait au discours du droit pénal l'argument central pour promouvoir l'exécution par l'électricité : celui d'une mort sans douleur. Car « c'était la douleur qui était une barbarie, non pas l'exécution elle-même » (p. 143). La croyance dans le fonctionnement de l'électricité et dans la disparition de la douleur masquait la violence de la chambre d'exécution, produisant une persistance légitime de la peine de mort et transformant « le fait de tuer un homme en un "merveilleux succès" » (p. 148).

Dans la troisième partie, « Pouvoir », Maren Möhring observe d'abord le « regard normalisateur » à travers la culture nudiste, ses publications et la photographie au début du XX^e siècle. La beauté d'un corps et sa visibilité même semblent être « le produit des pratiques historiques et spécifiques du regard » (p. 168) ; ces corps ont été rendus visibles par les photographies dans les journaux nudistes, lisibles par des manuels de gymnastique. Regarder son propre corps devient donc une pratique qui s'adapte aux normes extérieures, mais qui élabore également le Moi de celui qui regarde. Heiko Stoff, en prenant l'exemple de l'orgasme qui devient, au XX^e siècle, le seul sens du sexe, montre la production de l'homme performant et parfait qui émerge avec la privatisation des plaisirs et l'étatisation de la procréation. Il plaide aussi pour un élargissement du concept du bio-pouvoir : « Des assujettissements ne sont jamais soit libres soit imposés, ils s'accomplissent dans un réseau complexe de relations de pouvoir » (p. 192). Certes, ils n'existent pas en dehors des relations de pouvoir, mais les sujets n'en sont pas obligatoirement les points d'application précis du pouvoir. Les corps qui consomment sont les produits « des glissements interdiscursifs qui lient désirs, sub-

stances, parties du corps, formations sociales et économie ».

La quatrième partie, « Sujet », commence par un texte de Philipp Sarasin qui compare l'analyse des techniques antiques du Soi, telle que Foucault la conduit dans les derniers volumes de l'« Histoire de la sexualité », avec le discours des auteurs bourgeois de manuels d'hygiène depuis les Lumières. P. Sarasin en conclut que l'analyse foucauldienne porte tous les traits du modèle bourgeois, que sa « description de l'Antiquité [est], à tous égards, radicalement moderne » et que son auteur est « lui-même un grand hygiéniste » (p. 215). Il y a, selon P. Sarasin, quelque chose de « déformé » dans l'argumentation de Foucault. Il révèle les raisons des « pièges de la conception foucauldienne » du souci de soi, en confrontant ses textes aux écrits de Jacob Burckhardt, l'historien de la « culture de la Renaissance », assez mal connu en France (p. 198), faisant ressortir un comportement existant aussi bien chez les sujets bourgeois du XIX^e siècle que chez Foucault : une absence complète d'ironie dans l'ajustement des techniques de Soi et la « volonté obsessionnelle de ne surtout pas se méprendre » (p. 217). Selon P. Sarasin, Foucault reste néanmoins, pour avoir associé la liberté du sujet à son destin comme produit de discours, incontournable en tant que théoricien. L'historiographie doit retracer quand et comment des formes historiques spécifiques d'individualité et de liberté se manifestent par l'émergence d'un langage qui leur donne existence et forme. « Mais un tel langage n'est jamais pur, c'est le langage d'hommes riches, de despotes et de célébrités, de médecins et d'hygiénistes, et c'est toujours un langage dont les faibles peuvent se moquer dans leurs commentaires. » Claudia Bruns entreprend ensuite l'analyse des constructions de la masculinité. Elle prend l'exemple des « masculinistes », théoriciens homosexuels du début du XX^e siècle, comme Hans Blüher, qui contestent la conception selon laquelle les « invertis » seraient efféminés, et qui insistent sur l'idée que les hommes homosexuels sont au contraire « des hommes virils, fortement utiles en politique » (p. 221). Le pacte d'hommes (*Männerbund*), fondé sur une théorie du désir, une esthétique, et seul capable de constituer des États, par-

vient ainsi à devenir un élément même de la « Révolution conservatrice » de la République de Weimar (p. 223). Cette « normalisation » de la masculinité homosexuelle s'opère à partir de diverses procédures d'exclusion : les femmes, les juifs, les « monosexuels ». « C'est-à-dire que ce qui servait, d'une part, à l'intégration et à l'homogénéisation sociale produisait, d'autre part, de nouvelles fragmentations » (p. 228). Le projet d'une libération des homosexuels devient le souci d'une masculinité virile et germanique. Dans son texte Olaf Stieglitz présente quelques idées sur une histoire culturelle de la dénonciation pendant l'ère McCarthy aux États-Unis. Il ne la lit pas comme un moyen de répression, mais comme l'essai d'installer des techniques d'un gouvernement de Soi, et l'insère ainsi dans le concept foucauldien de « gouvernementalité ». Il voit son effet plutôt dans le fait qu'elle était « importante pour la structure interne de la cité » (p. 249). Norbert Finzsch présente enfin une contribution sur le rôle des sciences sociales pour la politique sociale, à partir des discussions sur l'aide sociale destinée aux Afro-Américain(e)s depuis les années 1950, et il insiste sur la pertinence des théories foucaaldiennes également pour l'histoire du ^{xx}^e siècle. Il montre comment l'image de la famille afro-américaine – décomposée, fragilisée et dominée par la femme noire – est devenue le point de départ d'une analyse des origines de la pauvreté de la population de même origine, dont le rapport du sénateur Moynihan de 1965 a constitué l'emblème. L'action sociale de l'État, de Nixon à Clinton, s'est donc concentrée sur une « campagne de "remasculinisation" des hommes afro-américains » (p. 268), surtout en excluant les bénéficiaires (féminins) de l'aide sociale. Cela s'est accompagné d'une réinstallation de l'homme noir dans son rôle de père et de patriarche dans les discours, aussi bien des sciences sociales que du *Black right movement*. Les discours sur les structures familiales, sur la féminité et la masculinité, sur la déviance et la morale sexuelle, se sont ainsi retrouvés tissés avec des discussions sur les droits sociaux et la suppression de l'État-providence, et ils ont été transformés, à travers des programmes étatiques, en des concepts d'un gouvernement du Soi.

Quelle image retient-on donc de « Foucault dans l'historiographie allemande actuelle » ? Le philosophe paraît avoir perdu son masque diabolique, mais sans pour autant accéder, comme pendant les années 1980 aux États-Unis, au statut de demi-dieu, intangible, incontestable et, dès lors, peu productif. Le livre, malgré la qualité variable de ses contributions, donne l'impression que l'œuvre de Foucault sert en historiographie de « boîte à outils », selon ce que son auteur a toujours souhaité. Certes, « l'historiographie avec Foucault » se situe toujours dans un champ d'expérimentations très rares sont donc les critiques et très longues quelquefois les références à l'œuvre du théoricien ; le style est par moment trop complexe et obscur. Mais cet ouvrage ne peut être qu'un début. Il émane d'une historiographie allemande sans préjugés, parfois emportée par l'enthousiasme, mais aussi également tempérée par de nombreuses invites (comme dans les articles de P. Sarasin et N. Finzsch) à replacer la pensée de Foucault elle-même dans son propre contexte historique, ce qui va tout à fait dans le sens du philosophe.

FALK BRETSCHEIDER

1 - HANS-ULRICH WEHLER, « Michel Foucault. Die "Disziplinargesellschaft" als Geschöpf der Diskurse, der Machttechniken und der "Bio-Politik" », in *Id.*, *Die Herausforderung der Kulturgeschichte*, Munich, Beck, 1998, pp. 45-95, ici p. 91.

2 - ULRICH BRIEHLER, *Die Unerbittlichkeit der Historizität. Foucault als Historiker*, Cologne, Böhlau, 1998.

Bruce Holsinger

The premodern condition.

Medievalism and the making of theory

Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 2005, xii-276 p.

Le champ de la réflexion historiographique ne se limite pas à l'écriture de l'histoire et l'on sait combien le « goût du Moyen Âge » (Christian Amalvi) a pu inspirer nombre de formes ou de courants artistiques, combien la perception fantasmée d'une « époque » nourrit, entre autres, bien des enjeux politiques encore dangereusement actifs (Patrick Geary). Fascina-